

« Dieu et le droit à la différence »

Plénitude de l'homme, Vacuité de Dieu

USEK, 2005, Philo N°21, Tome 2, p. 341-349

Mots Clés : Dieu – Homme - Dialogue inter-religieux – religion - droit à la différence

Résumé

*Au commencement était l'homme, et l'homme n'était pas seul. Sa raison lui dictait les messages des sens, les déchiffrait et les stockait dans sa mémoire. D'un être moulu dans la finitude et conçu dans la souffrance, il brisa la barrière et jeta le regard au-delà du sensible, il vit l'être lumineux, il s'en approcha et brûla sa rétine. Le noir envahissant sa mémoire n'effaçait guère l'image gravée dans son inconscience. Saisi par cette beauté mystérieuse, il croyait ne voir que sa propre image, mais l'expérience de la vie quotidienne lui disait autre chose : l'image n'est restituée que si la mémoire est vidée de toute empreinte, l'être-là de toute velléité. **Pure est la beauté, transparente est la plénitude de l'être. Pour y aller, il n'y a qu'un seul chemin, la prière. La reconnaissance de l'autre commence par la reconnaissance de sa propre finitude, profonde connaissance de soi. La quête de la vérité est prescrite par la quête de la grâce, la plénitude par la vacuité, la souffrance.***

Texte

1. D'entrée de jeu, qu'il me soit permis de faire un petit aveu concernant l'organisation du Colloque. Inviter et organiser est une chose, et parler de Dieu est une autre chose. Je ne savais pas que cette aventure était tellement difficile et compliquée et que le recours à quelques symboles connus ne pouvait pas être d'une quelconque utilité pour balayer le chemin de l'esprit avide de connaissances et d'expériences mystiques. Les paroles d'Isaac de Ninive (le Syriaque), que j'ai maintes fois ressassées et reprises, ne m'étaient pas toujours compréhensibles : « l'humilité est le voile de la divinité » (XX, p. 77). Aujourd'hui, je partage sa peur¹ parce que « *je sais bien que je vais discourir sur Dieu d'une façon purement humaine* », d'autant plus que l'ombre de l'homicide *hybris* est très lourde sur la conscience d'un croyant. Orgueil ou ignorance n'expliquent guère la nuit du cœur étouffé par l'interminable désir de grandeur. La quête de la vérité est plus astreignante que toute autre volition.

¹ . La peur est, ici, engendrée par la foi en Dieu Créateur, et c'est elle qui pousse à la vraie connaissance, la connaissance spirituelle ou acception sensible du voile, et qui devient Vision, *Mouchahada*. Ibid, XVIII, p. 68-69.

2. Alors, comment faire pour rattraper les nuages dans leur voyage vers l'éphémère ? Comment faire pour voler à l'abeille le nectar d'une « fleur sans pourquoi » ? Ou pour refouler l'étincelle d'un ardent regard, d'un espiègle sourire ? pour changer les larmes en or et la sécheresse de l'âge en fontaine de jouvence ? et me convaincre, par voie de conséquence, que la sagesse ne s'acquiert qu'avec la maturité et que ne fond la cire que pour reprendre forme et illuminer alentour ? Comment faire pour apprivoiser le phénix qui se réfugie dans notre caverne ?
3. Je suis né dans une famille chrétienne pratiquante, je suis devenu membre de l'Ordre Libanais Maronite et j'appartiens par les liens de parenté, plus ou moins rapprochés, à Charbel et Neemtallah, deux ivres de Dieu, mais je suis, pour le moment, et après des années d'études et de préparation pour ce colloque, à même de douter de mon aptitude à pouvoir parler de Dieu, le Mien. Qu'il suppose la question et le dit de la réponse (Wittgenstein), ce doute qui a envahi mon enceinte est plus fort que l'innocence d'un enfant et plus cruel que l'oubli de l'être, moi et l'autre ! Il sème le trouble dans mon âme, m'avisant de la pesanteur qui m'éprouve et me tenaille. En tout cas, m'inspirant du dernier jet d'encre sur le *Tractacus Logico-philosophicus*, j'interrogerai le silence que Wittgenstein a dû garder sur ce dont il n'a pas pu parler. Je forcerai ce mur de diamant et appellerai mon Dieu, qui ne serait pas exclusivement le Dieu des Chrétiens ou des Musulmans, le Dieu des Juifs ou le Dieu des Anciens, mais, le Dieu de Tous et de Chacun.
4. Je crois, mais qui est mon Dieu ? / Est-Il le Vivant, l'Eternel, le Créateur ? Le Père, le Fils ou le Saint-Esprit ? Est-il l'Un ou le Multiple ? La totalité ou le rien ? Je crois et ma foi m'a été transmise par les Pères, ces envoyés qui méditaient la Parole de Dieu et s'y laissaient impliquer. Je crois et mon premier éveil à la lumière évangélique je le dois à mes parents, à la paroisse, à l'école. / Je crois et ma raison se trouve introduite dans cette aventure humaine, justifiant les petits détails de l'expérience spirituelle, multiple dans ses aspects, une dans son essence, se disant comprendre et reconnaître l'existence de l'incompréhensible. (Morin, 139) Je crois, et ce fut Eros qui m'a convié à partager la coupe de l'amitié en brûlant mes sens par l'inextinguible feu de l'amour, me jetant dans les flots, et me disant : cherche ton Dieu !?
5. Dans cette quête aventureuse, je ne cherche pas Dieu chez les penseurs ni chez les savants. Les saints, Bienheureux et Awliya', ne me sont pas utiles dans cette approche, non plus, tellement constituent-ils l'exception, ou particulièrement, le type le plus réussi qu'il soit, non dans ce qu'ils ont fait, mais dans ce qu'ils sont devenus. Je cherche Dieu chez les petites gens, ces démunis qui croient et ne savent pas si Dieu existe ou non, (ils ne se posent pas la question) des gens qui prient et ne savent pas à qui s'adressent-ils. Là j'ouvre une petite parenthèse pour affirmer que je ne m'inscrirais guère au voyage fictif dans le métro avec le Mouël, car je ne pourrais envier la vélocité et l'empressement qui y règnent en maîtres. Je cherche mon Dieu là où la parole est muette, la pensée en retraite et le silence des sens, en poète, joue le gardien de la divine bacchante chantant et dansant au carrefour de la connaissance.
6. L'appeler « Dieu de mon cœur », qu'il habite le « château de mon âme » ou qu'il transcende les lieux, Seigneur de la Bible, l'Un du Coran, le Soi Absolu, l'Eternel Inconnu, tous ces attributs n'activent guère ma sérotonine ou molécule de foi laquelle habite ma cervelle, très active en effet, et qui n'est pas, pour autant, enfermée à l'intérieur d'un mécanisme programmé à l'avance, dénonçant la défectibilité de mon intelligence, sa finitude et son illusionnisme. Néanmoins, si « *Les larmes de tous les peuples sont de vraies larmes*, (Ernest Renan) elles ne soulagent pas toutes « *l'esprit*

assombri par les soucis de la vie » (Isaac p. 23) ; et si « *les rêves de tous les sages renferment une part de vérité* », si « *Tout n'est ici-bas que symbole et que songe* », « *que les dieux passent comme des hommes et il ne serait pas bon qu'ils fussent éternels* », du fond du *Gouffre sans nom*, l'*Abîme* qui s'identifie à l'*Unique Dieu*, cette foi qui m'habite ne serait point *chaîne* que pour reliair à l'incommensurable, l'ineffable, le grand vide, générateur de tout et de rien. Daigne Renan agréer ma sympathie d'avoir inspiré aux faibles créatures les moyens de libération susceptibles de surmonter l'échec de la mort, le grouillement de la solitude macabre, et partager le linceul des dieux... (Ernest Renan - *Prière sur l'Acropole* (1883).

7. Mais, qui a dit que les dieux sont morts et ne ressusciteront pas ?² A mon sens, les Allemands n'ont pas tué Dieu³ ! Ils ont commis de plus grave : ils ont brisé l'unique miroir ; et avec les positivistes, les existentialistes et les nouveaux laïcs ils en ont défiguré l'image ! Midi, appelle Diogène de Sinope (413-327), sa languissante et indiscreète lanterne, nous cherchons l'homme ! Le *nihilisme maladif*, le *nihilisme destructeur de la vie* a envahi le monde, et le désastre est une crise de sens. Le Surhomme, déboussolé, se déchire les entrailles et se crève les yeux. L'Œdipe de l'âge moderne n'a pas mérité, par conséquent, le titre de sage, mais de meurtrier, un malheureux misanthrope suicidaire. Abel, rejeté dans les confins de l'histoire, ne réclame point la vengeance de son Dieu, mais lance, de son tombeau, anathème, haine et discorde.
8. Ce sombre tableau est loin d'évoquer le pessimisme d'un Kierkegaard ou le défaitisme romantique d'un Bataille, mais s'il est brossé de la sorte, c'est pour en inférer la maîtrise du ténu détail enfoui sous la frappe d'un pinceau de Génie qui vient d'ailleurs. Seulement l'œil expert peut lire et dévoiler la suprême signature, le regard d'un croyant à l'art sublime, d'un initié au service de l'Inconnu qui accepte tous les noms et n'en porte aucun. Entre l'œil, l'ombre et la lumière toute une histoire de vie et de mort. Entre Dieu et l'homme, ici et maintenant, l'instant éternel chante le triomphe de la coexistence de Soi et de l'Autre, le je et le tu, le nous réconcilié. Le lien est un soupir des profondeurs, une pulsion originaire, un clin d'œil, un assentiment qui est à même d'ouvrir la porte du ciel, une autre larme, pure et confiante (Isaac), sur laquelle brillera l'espoir de la rencontre.
9. Oui le *chemin* est prière et le *lien* est prière ! La théologie comme, d'ailleurs, l'anthropologie et toute autre science devrait se mettre à genou (en posture d'adoration) pour qu'elle puisse toucher au sublime et balbutier quelques mots sur Dieu (Rahner) et sur l'image. Autrement, toutes les questions restent vides et demeurent insensés les chercheurs ! D'une île à une autre l'on met le cap pour ainsi brûler les lieux, changer d'horizon et ravigoter l'élan, mais, quelle que soit la longueur ou la fécondité de ce *périple* (Isaac), l'on ne réussit guère à réduire la distance entre moi et moi que par l'oraison du cœur oublié entre les mains de Dieu, délaissant foi et raison, et se confiant à ses sens internes. Sur ce chemin, perdu et retrouvé, l'on apprend que l'écoute précède la vision et assure lucidité et transparence. Comme au début, la fin, justifiant les moyens, semble la même : les partenaires restent deux, l'homme et son dieu : finitude et éternité liées ! Plénitude et vacuité réconciliées ! deux pentes, un seul abîme de crête ; fassent les sondes du cœur trancher la question et désigner le Véristique !

² . « Là où sont les tombes sont les résurrections », Nietzsche, *Ainsi Parlait Zarathoustra*, « Le Chant Sépulcral »

³ . En guise de réponse à la thèse de Jean-Marie Paul dans son livre *Dieu est mort en Allemagne, des Lumières à Nietzsche*, Payot & Rivages, 1994

10. Plénitude humaine parce que la corporéité opaque, dense et délimitée, est capable de croissance, de dépassement et de changement. L'esprit en fait partie, il est aussi brumeux qu'instable. Et malgré sa nature changeante, l'esprit qui pense l'autre, le différent, et suppose son antonyme, n'accepte pas facilement l'ouverture ; il en a peur. Par contre, la prière, confiante dans l'avenir, est seule à même de déceler le lien avec le *céleste*, car elle est trempée dans l'assiette des désirs multiples, dansante sur la palette des sens où toutes les pulsions sont mélangées. C'est grâce à cette authentique appartenance organique au corporel que la prière exprime le « non dit » par le rite, le cantique, et par la gestualité liturgique et participe à la présence de l'Inconnu et l'Ineffable, le « sans quoi », le « sans qui » qui s'est exprimé humainement « couvrant sa Grandeur par le voile du corps, .../ quand il s'est adressé à nous par le corps emprunté à la Vierge Marie »/ (Isaac, XX, 2 §, p.77). Participer à cette Présence, la *Shekhina*, devient possible et écarte toute phobie car c'est Dieu Lui-même, l'humble, qui fait le premier pas et vient à notre rencontre, nous invitant à nous vêtir le Christ ou Voile de Dieu pour l'accueillir chez nous, dans notre demeure (Jean 14). La prière, «cet instinct si vrai de notre impuissante nature, (est) la seule force réelle, ou du moins la plus grande force de l'homme! » (Lamartine) est ainsi un état d'être-plus déchaîné par le désir de grandeur, d'aller au-delà de l'être-là.
11. Etat d'être ou de non être, *Shekhina* dans un lieu précis ou nulle part, voilà la problématique principale de toute approche intelligible de la prière. Malgré sa grande expérience, sa forte et fine logique, Issac ne trouve pas la tâche facile. On le voit précisant que, *Al Moushahada*, ou dernière étape de la prière, assure à cette dernière la conversion de la substantialité matérielle en substantialité spirituelle ou union avec l'UN. L'esprit (l'Intellect) est ainsi conduit par la « Grâce divine au lieu où les sens matériels n'ont pas accès ni pouvoir non plus ». Mais, n'arrivant pas à se libérer complètement de l'emprise des sens, Issac ajoute que la Vision, *Thaworia*, est toujours en relation avec le sensible, sublimé soit-il. Elle est « la sensation des secrets divins résidant dans les choses et les raisons d'être (causes). (*Hiss al asrar al ilahiyat al kamina fil ashya' wal asbab*) (XXX, p.119) ». Ce n'est pas alors une question de difficulté sémiotique, une contradiction dans les termes ou inaptitude à pouvoir exprimer l'indicible de la *lumière noire*, mais une insistance sur la transformation ou plutôt la transsubstantiation du corps sensible en corps de gloire devenue possible par le fait même de vêtir le *voile* de Dieu ou l'Homme nouveau qui vit dans le monde tout en n'étant pas du monde (Jean 17).
12. La *Présence* divine couvre l'homme en prière de son ombre et l'emplit de grâces et de béatitude de sorte qu'il n'arrive pas à apercevoir s'il est habité par ou s'il habite la Présence. Le corps habité est prière, adoration et transfiguration. Gibran, croyant trancher la question quand il a enseigné, dans la bouche du *Prophète*, qu'il ne faut pas dire : « Dieu est dans mon cœur, mais plutôt dire : je suis dans le cœur de Dieu », semble, en panthéiste déclaré, lui, l'auteur des « *Ailes brisées* », loin d'intérioriser toute la dynamique de la dialectique transcendantale de la prière du cœur. Dans sa prière le croyant franchit les barrières spatiotemporelles, arrime les sens et s'envole vers le non-retour. Qu'il soit hôte ou invité, que le mouvement soit ascendant ou descendant, une seule chose est importante, un seul objectif est visé, c'est être avec Dieu. C'est assurer la Plénitude dans la visite ou l'hospitalité de Dieu.
13. Pour appuyer ces petits détails, permettez-moi d'ouvrir une deuxième parenthèse, et combien, riche, importante et concluante, sur la fine et géniale étymologie de la traduction sémitique, notamment arabe, du mot Plénitude. الملاء *Al ml'*, ملاء *mala'*, ملاء

yamla' : Chez les sages, précise *Al Muhyt, al mala'* c'est le corps, car il remplit le lieu, l'espace. Alors que أملاء القوم , *Amla' al qawm* les gens pleins ou en plénitude,

أشراف القوم هم الذين يملأون العيون أجمَّة والصُّدور هيبَّة. المملأ هم أيضًا جماعة القوم وأهل التشاور والإجتماع.
(المنجد)

ce sont les gens d'une certaine notoriété, qui remplissent les yeux de grandeur, les poitrines de prestance et noblesse et avec qui l'on tient conseil et parlemente. En plus *Al mala' al a'la*, c'est le monde des esprits purs, عالم الأرواح المجردة, monde supérieur qui transcende le sensible et interpelle l'imagination de l'homme, ses désirs et ses ambitions. Mais la réalité est différente. Plénitude n'est synonyme de béatitude que sous condition : savoir prier et convertir le regard. Condamné à la pesanteur aliénante, à la souffrance et à la mort, l'homme prie pour sa libération, s'abaisse pour s'élever, se vide pour atteindre la plénitude, se purifie pour accueillir le saint, se fait petit pour se vêtir le Christ, le Pandokrator.

14. Là, la génialité du linguiste sémitique déchiffrant le sens de l'existence, lisant dans le livre des affligés, ces humbles de cœurs qui prient, tourne, par un geste d'une simplicité extraordinaire, la racine du mot souffrance et en fait plénitude : ألم *'lm* devient ملء *'ml*. Le sémite récuse la sagesse de Silène suggérant au mortel de ne pas naître, tellement la vie est souffrance, pour dire que le plein de la souffrance est vie en plénitude, juste à condition que l'homme sache assumer cette conversion. Le problème réside essentiellement dans la Genèse où, malgré la suprématie primordial de l'homme vis-à-vis du reste de la création, il fut créé le sixième jour pour qu'il porte infiniment son regard d'imparfait sur le septième jour de la semaine et le désir de la complétude reste inassouvi. Il aurait passé une nuit blanche dans la prière et l'adoration pour fêter le jour du Seigneur, pour remplir un vide originaire en s'adonnant corps et âme au repos, au Vide absolu, cet indicible qui est. Le septième jour, et grâce à sa nature limitrophe, tangentielle au sixième, assure, dans la veillée dominicale, une traversée symbolique de l'imperfection à la perfection, de la souffrance (existentielle) à la Plénitude. Et la porte, l'échelle, le pont, le radeau ne sont que prière, adoration et ouverture à l'au-delà pour remplir le vide existentiel par un vide symbolique (les mains jointes et ouvertes pour recevoir le don dans l'invocation liturgique) à même de stimuler le saut vers l'autre rive.
15. Le sémite complète ainsi la découverte bouddhique qui dit que la vie est *dukkha*, souffrance, mort et retour éternel, en ouvrant une brèche dans la finitude pour infiltrer la lumière et faire régner la *Vacuité* désirée. Assis sous l'historique ficus, Shakyamuni n'a pas éteint tous les désirs, sinon il n'a pas pu devenir le Bouddha. La cessation de *tanha*, le désir et toute volition, avait un moteur principal alimenté toujours par l'espoir de réussir : une certaine assurance intérieure, une voix quelconque ou une étincelle de lumière permettant l'arrêt occasionnel, l'instant atemporel de béatitude qui fut interrompu par le gracieux appel d'une jeune fille sollicitant l'acceptation de son aumône, le bol de riz. De son côté, la révélation du *Principe* n'a été possible que pour répondre au dernier souhait du *Guant*, ce gardien de la frontière qui a consacré toute sa vie durant à l'attente du divin passager, le Vieux Maître. Le *Dao de Jing* joue ainsi sur les deux opposés pour alimenter l'espoir, le plein du *Vide (Dao)* et de sa *Vertu (de)*, pour divulguer le secret de la vie, vacillant entre jour et nuit, entre ciel et terre. Cet espoir, désirant sa propre mort, fut inoculé dans la mémoire, l'esprit et la conscience

des sémites par le Grand Evènement qui a eu lieu dans la *Plénitude des temps* (Galates, 4,4) *les derniers jours* (Hébreux 1,2) au *moment précis* (Rm. 5,6), à la lisière des deux testaments, transcendant chiffres et symboles, permettant à l'homme de connaître son Dieu, ni plus ni moins, ni homme ni femme, seulement son Dieu. (Ratzinger, p. 70)

16. Ecoutant les cris des souffrants, les prières des mourants, Dieu se vide pour laisser une place à ses élus ; Il s'abaisse, dans la plénitude des derniers jours, pour partager leur demeure, et ensuite, les élever à Lui à sa Vacuité où ils adhéreront à la Plénitude vidée, détournée de toute souffrance. Dans cette pédagogie divine l'homme est appelé à faire lui-même le pas vers la plénitude de l'être en s'ouvrant à l'autre qui prie, au prochain qui sollicite le geste, le regard et l'amour. L'autre dialectique de la prière consiste ainsi en ce qu'elle laisse l'homme reconnaître sa finitude et par le fait même elle lui prodigue les ailes pour se propulser dans l'infinitude ou le dernier appel à l'être.
17. Etant l'instinct le plus riche de notre nature humaine, la prière nous prouve qu'il y a oreille pour nos sollicitations, mais elle stipule en même temps que Dieu ne se laisse pas tomber dans le piège de nos désirs. Le contraire est vrai, c'est l'homme qui est pris par le filet de lumières. En outre, quelle que soit la nature de notre prière elle ne saurait nous faire oublier le monde qui nous entoure, la finitude qui nous conditionne. La voix d'Edith Stein, philosophe, femme de prière, fidèle héritière du Psalmiste et martyr, en est témoin : « plus quelqu'un est profondément absorbé en Dieu, plus il doit en un certain sens, *sortir de soi* pour pénétrer le monde et y apporter la vie divine » (Lettres I, p.54 ss). La prière n'est pas égoïste. A Assise (octobre 1986 - 24 janvier 2002 et en 2004), Jean Paul II, en véritable Apôtre de la Bonne Nouvelle, y a insisté avec beaucoup de force en instituant la prière comme étant le moyen le plus efficace pour le dialogue interreligieux : elle est "un chemin spécial de rencontre, notamment avec les religions qui, même si elles n'ont pas découvert le mystère de la paternité de Dieu, ont les bras levés vers le Ciel". Ce pluriel en posture d'adoration et d'élévation, « ce nous » récitant la prière du Seigneur est la voix de tous et de chacun, mais précisément, est-il le passage du je différent, pauvre et stérile en nous familier, riche et fertile. Dans la prière nous sommes convaincus que l'humanité n'atteint sa plénitude qu'en élevant les bras vers le ciel.
18. En effet, bien que je ne partage pas tous ses points de vue, la définition que Nancy (Jean-Luc) donne à la prière est valable : « *la prière est l'attestation d'une action et cette action est une disposition vers le dehors, une mise à disposition, l'action de la passivité ou de la passion qui s'ouvre au dehors – à l'incommensurable au regard duquel nous ne sommes que pauvres.* » (*La Déclosion*, p. 201). Disposition ou mise à disposition de par sa nature purement humaine, la prière restitue les parages des Terres-neuves dans le cœur de l'orant d'abord avant d'en tracer les frontières selon les limites de la raison et des sens. L'ouverture à l'autre dessine ainsi l'environnement le plus sain pour accueillir l'humain assoiffé de transcendance. La nature qui participe à la même louange en sera fière et attend impatiemment la gloire de son favori, l'homme. *Démythifiée* ou authentique, la prière reste « *un élan du cœur, un simple regard jeté vers le ciel, un cri de reconnaissance et d'amour au sein de l'épreuve comme au sein de la joie* ». (Thérèse de l'Enfant Jésus, ms. *Autobiographie*, C 25r) Prions donc au lieu de décortiquer les lettres et de déconstruire les concepts.
19. Je termine mon chemin de prière en citant Jules Verne dont nous fêtons le premier centenaire cette année. / Jules Verne est l'Apôtre de la Providence omniprésente dans son œuvre de fiction et d'aventure scientifique. Ses héros, savants aventuriers, avant-gardistes dans le monde technologique et scientifique, ses génies du positivisme

occidental qui se vantent d'être les seuls héritiers de l'homme du sixième jour, « le maître des choses, ... le dominateur absolu de l'univers... » (*L'Eternel Adam*, p. 21), ne trouvent, en fin de compte et, dans les plus difficiles moments de leur aventure, que le recours à la Providence, au « port de la Providence ». Au septième jour de leur dangereux périple, ils prient et ils sont exaucés. Mais / si la Providence revêtait souvent, dans la plupart de ses livres, la personnalité du héros sollicitant ou prodiguant une aide extraterrestre, elle ne saurait se déguiser longtemps ; l'homme appâté et séduit par le mystère s'y projette et nous conduit à lui pour découvrir Dieu :

« Là est encore un mystère, mais si nous découvrons l'homme, le mystère se découvrira aussi. La question est donc celle-ci : devons-nous respecter l'incognito de cet être généreux ou devons-nous tout faire pour arriver jusqu'à lui ?.. » (Verne, *L'île mystérieuse*, p. 611)

J'aimerais adopter cette approche du divin, comme l'a bien fait Nietzsche avant Verne : le **Jusqu'à lui**, cet « *Etat maximal* »⁴ (Nietzsche, *V.P.*). Et l'homme, cet être de désir sera à jamais séduit et attiré, dans son élan du cœur, par cet appel au dépassement de soi, d'ouverture et de plénitude pour faire son entrée triomphale dans la Jérusalem Céleste, notre terre neuve et définitive. Il nous suffit d'être en marche pour rencontrer le *Passant* ou *Voyageur Eternel* et autant sommes-nous nombreux autant cela deviendra plus facile. Prions et que notre prière se fasse « insistante pour implorer à Dieu le don de la compréhension réciproque, de la concorde et de la paix ». (J.P.II Assise)

Jean Akiki

Biibliographie :

- Joseph Ratzinger, *Voici quel est notre Dieu*, Plon Mame, 2005...
- ALPHONSE DE LAMARTINE, *Souvenirs, impressions, pensées et paysages pendant un voyage en Orient, 1832-1833*, Paris, 1861
- Edith Stein, *Lettre du 12 Février 1928*, à Soeur Callista Kopf, Dominicaine, Lettres I,
- Wittgenstein, *Tractacus Logico-philosophicus*, Tel Gallimard, 2002
- Edgard Morin, *Ethique II*, Seuil, 2004
- Nietzsche, *Volonté de Puissance*, Trad. Henri Albert, version électronique.
- Jean-Luc Nancy, *La Déclosion, La déconstruction du Christianisme I*, Galilée, 2005
- Jean-Marie Paul, *Dieu est mort en Allemagne, des Lumières à Nietzsche*, Payot & Rivages, 1994
- Ernest Renan, *Prière sur l'Acropole*, 1883
- Ste. Thérèse de l'Enfant-Jésus, ms. *Autobiographie*, C 25

⁴ . " L'unique possibilité de maintenir un sens pour le concept de "Dieu" serait : Dieu non pas comme force agissante, mais Dieu comme état maximal, comme époque ... Point dans l'évolution de la volonté de puissance : à partir duquel s'expliquerait l'évolution ultérieure autant que l'intérieure, le "jusqu'à-lui" ...

Nietzsche, *Fragments Posthumes*, (10[138], Aut. 85-86., XIII, P. 172-3) ou *Volonté de Puissance*, Traduction H. Albert, Liv. III, § 319

- Gilbert le Mouël, *Dieu dans le métro*, éd. ouvrières, 1989
- Jules Verne, *L'Eternel Adam*, Mille et une nuit, 2001
 - o *L'Île Mystérieuse*, Poche, 2^{ème} éd., 2003
- اسحق السّرياني، نِسكِيّات، ترجمة اسحق عطالله، آباء الكنيسة ٧، منشورات التّور، ١٩٩٠
- المنجد، دار المشرق، المطبعة الشّرقية، بيروت، ١٩٩٨
- المحيط، المعلم البستاني، مكتبة بيروت، ١٩٨٣

« Plénitude de l'homme, vacuité de Dieu », le titre que vous avez choisi pour votre intervention, est très inspirant et va dans le sens même de ce que j'aurais exprimé dans le cadre de la tradition du Bouddha. En une formule nous dirions volontiers que Dieu (ou la Dèité) est la plénitude absolue de la vacuité omniprésente en l'expérience parfaite de l'état de présence d'absence. (Lama denys)